

E.-Ch. Babut, *Priscillien et le priscillianisme*, 1909

Charles Guignebert

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Guignebert Charles. E.-Ch. Babut, *Priscillien et le priscillianisme*, 1909. In: Revue des Études Anciennes. Tome 11, 1909, n°4. pp. 382-385;

[https://www.persee.fr/doc/rea\\_0035-2004\\_1909\\_num\\_11\\_4\\_1605\\_t1\\_0382\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1909_num_11_4_1605_t1_0382_0000_3)

---

Fichier pdf généré le 20/04/2018

**George H. Allen**, *The roman cohort castella*. University Studies published by the University of Cincinnati, II, vol. III, n° 2 ; 1907, University Press, in-8°, 48 pages, 13 planches.

Après une courte introduction sur la formation du *limes* et la création des forts en Germanie et en Grande-Bretagne, l'auteur étudie ces forts, les *castella* de cohortes ; leur emplacement, leurs distances respectives ; leur forme par rapport à la garnison, aile, cohorte ou simple *numerus*, leur superficie tant pour les constructions que pour l'*area*, leurs dispositions intérieures, portes, constructions centrales, chapelle ; leurs fortifications extérieures ; leurs commandants, préfets, tribuns, *praepositi* ; le rôle du centurion légionnaire. C'est un très bon et très utile travail qui réunit beaucoup de matériaux dispersés.

CH. LÉCRIVAIN.

**Draper T. Schoonover**, *A Study of Cn. Domitius Corbulo as found in the « Annals » of Tacitus*. Thèse de doctorat de l'Université de Chicago ; Chicago, 1909, in-8°, 55 pages.

Six chapitres : les sources de Tacite, probablement les mémoires de Corbulo et une biographie anonyme très favorable ; les différences générales entre la biographie et l'histoire ; la chronologie, la topographie et le récit critique des campagnes de Corbulo en Germanie et en Asie ; le récit parallèle de Dion Cassius, constituent cette bonne dissertation.

CH. LÉCRIVAIN.

**E.-Ch. Babut**, *Priscillien et le priscillianisme*. Paris, H. Champion, 1909 ; in-8° de XII-316 pages.

L'affaire de Priscillien est une des causes célèbres de l'histoire, une de celles dont la conclusion laisse le plus d'inquiétude : le fameux évêque d'Avila a-t-il péri des suites de ses doctrines et pratiques subversives, ou a-t-il été injustement accablé par la haine de quelques évêques sans scrupules ? M. Babut a soigneusement repris et examiné les pièces du procès et, tout considéré, il absout Priscillien ; son livre explique clairement pourquoi et comment s'est produite et développée la machination sous laquelle sa personne et sa mémoire ont succombé. Il se divise en deux parties : la première (p. 1-199) contient une étude des sources de l'histoire priscillianiste, une description du milieu et des circonstances où elle prend place et un récit de ses épisodes, jusqu'au temps de la disparition officielle de la pseudo-hérésie ; la seconde (p. 199-309) se compose de six appendices, dont les plus étendus traitent des écrits de Priscillien, de la chronologie de sa vie

et de son orthodoxie; plusieurs, et particulièrement le dernier, pouvaient, me semble-t-il, se fondre, sans inconvénient, dans l'exposé de la première partie; mais ce n'est là qu'un détail: l'important c'est la thèse de l'auteur, dont je voudrais montrer brièvement les positions.

Nos renseignements les plus sûrs, touchant les idées de Priscillien, se trouvent dans ses propres œuvres, dans les onze traités retrouvés par Schepss et dont l'authenticité n'a pas été sérieusement contestée; or, rien n'y révèle un manichéen, ni même un hérétique; tout, en revanche, y dénonce un ascète, préoccupé de pratique chrétienne et non de théologie. Sans doute, les allégations défavorables à Priscillien ne manquent pas par ailleurs, mais, à y bien regarder, les plus inquiétantes d'entre elles viennent tout droit d'une seule source, l'Apologie que l'implacable ennemi du condamné, Itace, rédigea pour se défendre contre la réaction dont il se vit à son tour menacé, peu de temps après la mort de sa victime. C'est cet Itace qui a présenté le priscillianisme comme une sorte de pandémonium de toutes les hérésies, justement parce qu'il ne pouvait faire la preuve d'un grief précis; il est allé chercher la matière principale de ses accusations non dans les faits réels, mais dans l'*Adversus omnes haereses* d'Irénée; c'est là qu'il a lu le récit des turpitudes de Marcos, auquel il rattache Priscillien; il a insisté sur l'imputation de manichéisme, parce qu'en ce temps-là on redoutait particulièrement les infiltrations manichéennes dans la foi; les opinions de saint Jérôme et de Sulpice Sévère, entre autres, dont on fait état pour condamner Priscillien, sont fondées uniquement sur les affirmations imprudentes d'Itace. En sorte que l'histoire des sources de l'histoire de Priscillien établit déjà à moitié cette histoire elle-même (p. 46). Mais d'où a pu sortir cette mortelle animosité d'Itace, évêque espagnol (probablement d'Ossonoba), contre Priscillien? Elle se lie à celle d'Hydace, évêque de Mérida, métropolitain de Lusitanie, et on lui découvre deux causes principales, l'une générale, l'autre personnelle. La cause générale, c'est l'existence en Occident, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, d'un mouvement d'ascétisme très actif; Priscillien est entré dans ce mouvement, mais ce n'est pas lui qui l'a inventé. Si saint Jérôme et saint Ambroise, qui ont travaillé, tout autant que lui, à son succès, sont de grands saints et non pas des hérésiarques, c'est d'abord qu'ils ont su se montrer plus prudents que Priscillien; ils préconisaient surtout l'ascétisme sexuel, tandis que Priscillien et ses confrères prêchaient toute une vie nouvelle, ou du moins un retour à la vie des Apôtres, et commettaient l'anachronisme naïf de prendre au pied de la lettre un certain nombre de prescriptions apostoliques, dont l'application donnait à leur doctrine une sorte d'air de socialisme; ajoutons que l'ascétisme d'Ambroise ne le détournait pas de la politique et qu'il restait dans le siècle un très grand personnage, cependant que Jérôme, plus près de Priscillien par

l'esprit, allait chercher en Orient un milieu vraiment favorable à son exaltation : Priscillien a eu le malheur de rester en Espagne, alors que le mouvement ascétique rencontre parmi les chrétiens aisés, et surtout parmi les évêques, des adversaires résolus ; Hydace et Itace semblent avoir été des prélats mondains et dissolus, que les leçons et les exemples des ascètes contrarient. La cause personnelle est à chercher dans l'impression qu'ont Hydace et Itace d'être abaissés et menacés dans leur ville épiscopale par Priscillien et les siens. C'est l'évêque d'Avila qui se trouve mis en avant, probablement en raison de ses mérites ascétiques particuliers et, je pense, aussi de son éloquence ; il faut pourtant avouer que ses écrits ne nous révèlent pas un homme de talent. A vrai dire, les ascètes espagnols prêtent le flanc à deux insinuations : celle de diviser l'Église en faisant bande à part du commun des fidèles et du clergé ordinaire, et celle d'incliner au manichéisme en méprisant la chair, ses joies et jusqu'à ses droits, comme si elle n'était pas l'œuvre de Dieu. D'autre part, Priscillien, mystique autant qu'ascète, ne se contentait pas de citer saint Paul mal à propos et de ressusciter le montanisme sans le savoir, il plaçait dans l'assistance directe du Saint-Esprit une confiance inquiétante pour la règle de la foi, en même temps qu'il montrait aux apocryphes du Nouveau Testament une tendresse inquiétante pour le Canon. Au fond, M. Babut ne nie rien de tout cela, mais il croit que Priscillien n'a jamais été qu'imprudent et trop assuré dans ses propres expériences mystiques : jamais on n'a pu faire contre lui la preuve d'une hérésie ; lorsqu'après sa mort les orthodoxes entreprennent de réduire ses partisans, ils ne peuvent formuler contre lui qu'une accusation ferme : il a dit du Fils qu'il était *innascibilis*, que l'on veut considérer comme l'équivalent d'ἀγέννητος, c'est-à-dire *inengendré* et qui contredit l'affirmation du symbole : τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ τὸν μονογενῆ ; tandis que Priscillien l'entendait dans le sens d'ἀγέννητος, c'est-à-dire *incrée*, terme très correct. Tout d'abord ses ennemis surprennent la bonne foi de Gralien, mais, dès qu'il est mieux informé, il se retourne contre eux et Priscillien serait peut-être aujourd'hui un Père de l'Église si l'usurpation de Maxime n'avait permis la victoire d'Hydace et d'Itace. Le nouvel empereur a besoin de l'épiscopat, en majorité défavorable aux ascètes ; il prévoit des confiscations profitables ; il est adroitement circonvenu et, après tout, il croit peut-être bien faire, et saint Ambroise achève de le décider en lui donnant l'impression de le censurer. Il n'était pas correct de faire juger Priscillien par un concile gaulois, c'est évident, mais enfin ce concile l'avait reconnu coupable d'hérésie manichéenne et la torture fit avouer à l'accusé les maléfices et les turpitudes que lui reprochait Itace ; Maxime put donc le frapper sans remords. Beaucoup de ses compatriotes le considèrent comme un martyr et la solidarité des évêques orthodoxes les poussa seule à ne

point reviser son procès et à exiger purement et simplement la radiation de son nom du calendrier des églises de Galice. — Tout cela est cohérent et vraisemblable, cependant une inquiétude me reste : savons-nous tout ? Priscillien a présenté les choses à son avantage dans ses écrits apologétiques ; c'était son droit, mais s'est-il expliqué à fond sur toutes ses idées ? M. Babut a prévu l'objection et s'est efforcé de la réfuter. C'est, dit-il en substance, une pure hypothèse qui peut faire accepter l'existence d'un ésotérisme priscillianiste ; pas un texte ne le laisse deviner. Évidemment ; tout de même, il y a l'opinion peu favorable — c'est le moins qu'on en puisse dire — du concile de Saragosse, la sentence du concile de Bordeaux, l'hostilité de Damase, les défiances de saint Ambroise et de saint Jérôme. Je sais que le point de départ une fois posé, les pires erreurs s'accréditent et s'aggravent, et qu'aucune des présomptions défavorables à Priscillien n'est très solide ; pourtant, il me faut bien avouer que le plaidoyer de M. Babut me laisse encore dans l'esprit une ombre de doute. Il n'en est pas moins attachant et, en tout cas, on ne saurait lui refuser le mérite d'avoir, sur tous les points litigieux, posé les questions dans les termes qu'il fallait et d'en avoir efficacement préparé la solution.

CH. GUIGNEBERT.

J. Psichari, *Ῥόδα καὶ Μηλαί*, t. IV et V. Athènes, βιβλιοπωλεῖο τῆς Ἐστίας. — Paris, H. Welter (t. IV) et P. Geuthner (t. V), 1907-1908.

Dans les articles qu'il a rassemblés dans ces deux volumes, M. Psichari continue le bon combat pour la langue populaire et vraiment vivante. Il est singulier que la majorité des Hellènes lettrés croient déchoir en écrivant celle qu'ils parlent (qu'ils parlent quand ils ne s'écoutent pas ou ne se sentent pas écoutés), et jugent à la fois savant, élégant et patriotique d'exhumer tant de formes mortes du grec impérial le plus pédant. Si, dans l'ardeur de ses convictions grammaticales et littéraires, M. Psichari admet avec parfois trop d'allégresse en son vocabulaire des mots savoureux peut-être, mais empruntés à des patois trop restreints, et si telle de ses réformes orthographiques — que je me garde bien de lui reprocher — peut surprendre et même choquer beaucoup de ses lecteurs, on ne saurait contester la justesse de ses vues sur la vie et le développement des langues, sur la constance des lois phonétiques, sur l'analogie qui recrée les formes, sur l'assimilation des mots étrangers. Les principes de sa grammaire sont donc fermes et raisonnables : et l'on ne peut qu'admirer, en la déplorant, l'obstination de l'Université et de presque toute la société d'Athènes, — en province, des instituteurs et des